

Introduction

L'âge d'or de la foule

À la fin du XIX^e siècle, la foule s'est imposée comme objet d'étude scientifique distinct de la *multitudo*, dont la philosophie politique de l'âge classique avait élaboré le concept. À partir de Hobbes, le peuple, défini par l'unité de son vouloir, s'oppose à la multitude, masse d'hommes que des passions peuvent rassembler pour un temps, mais qui ne saurait constituer une entité sociale et politique dotée de propriétés effectives, parce que chaque sujet qui la compose possède et garde sa propre volonté et son propre jugement. Pour nombreuse qu'elle soit, la multitude n'est au fond que la conjonction, voire la simple juxtaposition momentanée de revendications, d'exaltations ou de colères individuelles.

Contrairement à cette définition de la multitude donnée par Hobbes, la foule révolutionnaire, qui commence à se dessiner au XIX^e siècle, est douée d'un vouloir commun qui transcende les singularités. À la fois héroïque et cruelle, la foule révolutionnaire – multitude sans forme qui envahit les espaces publics et s'entasse dans les rues – révèle une unité. Elle est caractérisée par le fait d'avoir une constitution mentale qui lui est propre, car elle ne reflète pas la psychologie et la volonté de chaque individu qui la compose. Mais est-elle pour autant un peuple ? Ainsi Jules Michelet, dans l'*Histoire de la Révolution française*¹, forge une image de la foule révolutionnaire ambivalente, qui comprend en elle l'opposition classique entre la multitude et le peuple². D'un côté, la foule du 14 Juillet qui s'empare de la plus haïe des prisons, la Bastille. Emblème « de l'arbitraire capricieux,

1. MICHELET Jules, 1979 [1847-1853], *Histoire de la Révolution française*, Paris, Laffont, 2 vol.

2. Sur l'ambivalence de la foule révolutionnaire chez Michelet, voir ARAMINI Aurélien, 2015, « Les deux conceptions micheletiennes de la foule révolutionnaire. De la prise de la Bastille aux massacres de Septembre », in BOVO Elena (dir.), *La foule*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 55-71.

du despotisme fantasque, de l'inquisition ecclésiastique et bureaucratique »³, la Bastille est le lieu que la Cour avait choisi comme « domicile des libres esprits, la prison de la pensée »⁴. Celle du 14 juillet est une foule qui incarne le peuple. Héroïque et sage, elle a été capable, dans l'espace d'une seule nuit, de condamner sans retour le passé, de venger « l'âme des pères » qui « souffrirent, moururent en silence »⁵. C'est une foule qui n'a pas besoin d'un héros pour être guidée, qui connaît, par sa sagesse instinctive, et par un sentiment de justice qu'elle porte en elle, le chemin qui la conduira à la délivrance. D'un autre côté, après les événements de 1848 dont Michelet a été le témoin actif, cette image laissera la place, lors de sa description des massacres de septembre 1792, à une autre foule. Désordonnée, informe et malléable, elle n'incarne plus le peuple ; elle est devenue une entité potentiellement héroïque ou criminelle, en fonction de la présence ou de l'absence d'un héros capable de lui éclairer la voie, et c'est précisément ce héros qui lui a fait défaut en septembre. Si les massacreurs n'ont pas incarné le peuple, force est de reconnaître qu'ils ont constitué l'autre face de la foule révolutionnaire qui, ayant perdu sa sagesse instinctive, s'est livrée à la violence. Si la foule du 14 Juillet a été capable d'aller, seule, à la Bastille, celle du 4 Septembre qui va à Bicêtre, est perdue, aveugle, insensée. En proie à la folie, elle se jette sur ceux que l'Ancien Régime avait déjà fait souffrir et humiliés, elle tue ses frères, « c'était le pauvre qui tuait le pauvre, le peuple qui égorgait le peuple »⁶. Ce jour-là, écrit encore Michelet, on y tua, entre autres centaines d'innocents, « cinquante-cinq petits garçons. Ces enfants étaient, nous l'avons dit, la plupart bien peu coupables : plusieurs n'avaient été mis là que pour dompter leur caractère par les mauvais traitements. Couverts de coups, de cicatrices, continuellement fouettés, aux moindres causes et sans cause, ils auraient brisé les cœurs les plus durs. [...] Leur mal et leur vice, à la plupart, tenaient à cela, qu'ils n'avaient pas eu de mères. Septembre, pour mère et nourrice, leur donna la mort, affranchit leur jeune âme de ce pauvre petit corps qui avait déjà tant souffert »⁷. Rien, mieux que cet exemple, ne peut mettre en lumière l'autre foule révolutionnaire, au visage cruel et meurtrier.

Ce second aspect de la foule révélé par Michelet, sera repris et deviendra central dans l'œuvre d'Hippolyte Taine, *Les origines de la France contemporaine*, écrite quelques années après les événements traumatiques de la Commune⁸. N'étant réductible ni à la multitude, parce que les sujets qui la composent ne gardent pas leur jugement, ni au peuple, parce qu'aucune instance rationnelle, aucun pacte préalable ne l'a constituée, la foule révolutionnaire, brute et non encore façonnée, est pourtant bien douée d'une unité, qui se reconnaît tout d'abord dans sa volonté de destruction des institutions. Incapable de sagesse, si elle n'est pas régie par une autorité, elle s'abandonne à ses instincts, et l'individu qui en fait partie se dissout en elle, absorbé par cette entité qui le submerge.

Dès la fin du XIX^e siècle la foule est donc pensée comme une entité sociale qui obéit à ses lois propres, dont la plus manifeste et la plus importante est précisément qu'en son sein, l'individu s'altère. S'opposant à la *multitudo*, dont la philosophie politique de l'âge classique avait élaboré le concept, la foule n'est donc plus la somme des individus, dont

3. MICHELET Jules, *Histoire de la Révolution française, op. cit.*, t. 1, livre 1, chap. VII, p. 146.

4. *Ibid.*, p. 146.

5. *Ibid.*, p. 145.

6. *Ibid.*, t. 1, livre VII, chap. IV, p. 860.

7. *Ibid.*, p. 860-861.

8. TAINÉ Hippolyte, 1876-1894, *Les origines de la France contemporaine*, Paris, Hachette, 3 vol.

la mise en commun des passions ne ferait que les amplifier sans en changer la nature⁹. Elle est une réalité sociale *sui generis* dont l'appréhension théorique requiert la mise en œuvre d'une conceptualité spécifique.

Pour que la foule puisse être constituée comme objet théorique singulier, il fallait que le point de vue sociologique apparaisse. Il n'est pas excessif de dire qu'à la fin du XIX^e siècle, ce point de vue triomphe, et qu'il triomphe sous l'égide du positivisme. Si le mot « positivisme » indique d'une façon générale une doctrine se fondant sur l'idée que seule la connaissance des faits issue de l'expérience scientifique est valable, il recouvre des réalités très différentes. Non seulement la philosophie de Comte, elle-même divisée dans ses héritages¹⁰, mais aussi d'autres formes de positivisme, ou plus exactement de scientisme, dont les figures de Taine et de Renan sont les plus importantes¹¹. C'est donc dans le cadre conceptuel imposé par le positivisme que la foule fut analysée, mais elle était destinée à le déborder, ses aspects irrationnels et passionnels ne pouvant être ignorés par les pionniers de cette nouvelle science qui se frayait un chemin entre le droit, la biologie et la psychologie.

Malgré l'engouement que la foule a suscité à la fin du XIX^e siècle chez plusieurs juristes, psychologues, médecins, sociologues, essentiellement italiens et français, elle a été souvent associée, et tout particulièrement dans l'historiographie des années 1970-1980, à un contexte bien précis, celui de la crise politique que traversait la France dans les dernières décennies du XIX^e siècle, et à un nom propre : Gustave Le Bon, auteur de la *Psychologie des foules*¹². Depuis, plusieurs études ont montré que ce vulgarisateur de génie,

9. Sur la conception de la foule à l'âge classique et sur la rupture de paradigme provoquée par la Révolution française, voir BRAHAMI Frédéric, 2015, « Le temps de la foule. Les effets de l'expérience révolutionnaire française », in BOVO Elena (dir.), *La foule*, op. cit., p. 29-53.

10. Disons simplement que les disciples de Comte se sont opposés sur le sens et la valeur de la doctrine du maître : les uns, comme Émile Littré, ne retenant que « le premier Comte », le Comte savant et philosophe des sciences, les autres, comme Pierre Laffitte, reprenant tout l'aspect politique et religieux du fondateur.

11. Sous sa forme scientiste radicale, le « positivisme » prétend que tout problème, y compris éthique et politique, doit trouver son explication et sa solution scientifique.

12. LE BON Gustave, 1895, *Psychologie des foules*, Paris, Alcan. Une ample bibliographie d'études qui lient la naissance de la psychologie des foules à la figure de Le Bon et au contexte français de l'époque, est fournie par VAN GINNEKEN Jaap, 1992, *Crowds, Psychology and Politics, 1871-1899*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 7-12 et par PALANO Damiano, 2002, *Il potere della moltitudine. L'invenzione dell'inconscio collettivo nella teoria politica e nelle scienze sociali italiane tra Otto e Novecento*, Milan, Vita e pensiero, p. 45-47. Je ne citerai ici, à titre d'exemple, que quatre textes emblématiques d'une lecture réductrice de la psychologie des foules, ignorant ou négligeant l'apport des représentants de l'école italienne de criminologie. Notamment : 1) NYE Robert Allen, 1975, *The Origins of Crowd Psychology. Gustave Le Bon and the Crisis of Mass Democracy in the Third Republic*, Londres, Sage. Cet essai, dans lequel la figure de Le Bon apparaît indissolublement liée à la naissance de la psychologie des foules, peut être considéré comme le premier qui a proposé une interprétation historique du parcours intellectuel de Le Bon, ainsi qu'une analyse de ses théories en relation aux questions sociales, scientifiques et à la crise politique que traversait la France à l'époque. 2) MOSCOVICI Serge, 1981, *L'âge des foules*, Paris, Complexe, dans lequel l'auteur définit Le Bon, comme l'inventeur incontestable de la psychologie des foules : « la psychologie des foules a été créée par Le Bon, tout le monde le sait », *ibid.*, p. 74. 3) ROUVIER Catherine, 1986, *Les idées politiques de Gustave Le Bon*, Paris, PUF. Cet essai, qui se veut une redécouverte, et même une réhabilitation de Le Bon, a certainement le mérite de ne pas réduire la *Psychologie des foules* à un manuel de manipulation des foules. Toutefois, il a le défaut de minimiser l'influence déterminante des travaux de Tarde sur Le Bon et de négliger totalement celle de Sighele, de Ferri ou de Lombroso, perdant ainsi de vue les différences idéologiques existant entre les auteurs italiens et français. 4) BARROWS Susanna (trad. par Suzanne Le Foll), 1990 [1981], *Miroirs déformants. Reflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Aubier. Dans ce texte, la différence entre le contexte italien et le contexte français, ainsi que la spécificité de l'analyse des foules faite par les représentants de l'école italienne de criminologie, ne sont absolument pas prises en compte.

doué d'un sens déterminant de la formule, n'a pourtant pas été le premier à avoir consacré un essai à caractère scientifique à la foule¹³. Elles ont contribué à mettre en question à la fois l'image quelque peu figée d'un Gustave Le Bon, inventeur de la psychologie des foules, et celle d'une prétendue science conçue dans le seul but de dominer les nouvelles classes émergentes, et s'adressant « principalement à des lecteurs aspirants maîtres de foule »¹⁴. C'est sans doute à cause de son contenu à caractère racialisé et élitiste que le livre de Le Bon a souvent été interprété comme empreint de pessimisme, pur produit de la peur qui envahissait alors la classe bourgeoise inquiétée par l'instabilité politique et sociale grandissante¹⁵, tout au plus comme une sorte de manuel contenant les recettes pour séduire et dominer les foules. C'est à cela que le réduit, par exemple, Susanna Barrows, en le considérant comme un livre qui exprime la volonté de la part de Le Bon de fournir des précieux préceptes à un « nouveau Napoléon » pour « manipuler les masses ».

Entre ses mains [écrit-elle], la psychologie des foules n'était plus seulement l'annonce pessimiste d'une imminente dictature de la populace, elle devenait un instrument pour s'assurer le contrôle des groupes « inférieurs », une technique pour concilier les réalités de la société moderne et les aspirations d'un chef ambitieux et antidémocrate¹⁶.

En vérité, à la lecture de la *Psychologie des foules* on ne découvrira guère ces recettes, sauf à vouloir les déceler dans les réflexions que Le Bon consacre (et il n'est certainement pas le premier !) au caractère hypnotique des foules, à leur irrationalité, ou encore au pouvoir de séduction exercé par le meneur. Et pourtant la *Psychologie des foules*, s'est souvent trouvée exclue, sans être analysée, comme si l'expression même, « psychologie des foules », était à bannir, car porteuse de valeurs pour le moins douteuses¹⁷.

-
13. Voir BOSCH Olivier, 2007, *La foule criminelle. Politique et criminalité dans l'Europe du tournant du XIX^e siècle*, Paris, Fayard ; VAN GINNEKEN Jaap, *Crowds, Psychology and Politics*, op. cit. ; PALANO Damiano, *Il potere della moltitudine*, op. cit.
14. C'est ainsi que la définit pourtant Yves Cohen dans *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité 1890-1940* (Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 208).
15. Sans aucun doute la crainte face à l'instabilité politique et sociale est un élément important pour comprendre la *Psychologie des foules*. Benoit Marpeau souligne combien « l'agitation boulangiste » d'abord, puis les mouvements ouvriers à partir de 1890, avaient porté au centre de l'attention les manifestations de masses et leurs démagogues. Ce climat, comme il l'écrit, « est susceptible d'inquiéter un conservateur comme Le Bon, dans la mesure où il fait rejouer les souvenirs vécus – la Commune – ou intégrés par la mémoire nationale des explosions sociales qui rythment le XIX^e siècle de la Révolution à la stabilisation du régime républicain, laquelle n'est souvent perçue qu'*a posteriori* » (MARPEAU Benoit, 2000, *Gustave Le Bon. Parcours d'un intellectuel 1841-1931*, Paris, CNRS Éditions, p. 95).
16. BARROWS Susanna, *Miroirs déformants*, op. cit., p. 156.
17. Ainsi Andrea Cavalletti dans *De la genèse des classes et de leur avenir politique*, (Paris, Flammarion, 2013 [2009]) qualifie à plusieurs reprises Le Bon comme suit : « ce réactionnaire » (*ibid.*, p. 82, je souligne) ou même « ce réactionnaire bon teint » (*ibid.*, p. 7, je souligne). Le réduisant à n'être rien d'autre qu'un « réactionnaire », l'auteur écrit que Le Bon n'a analysé que les comportements d'une foule « petite bourgeoise ». C'est uniquement à cette foule et à ses réactions, écrit-il, « que semblent s'adapter les termes par lesquels Le Bon, ce réactionnaire, décrivait à la fois les foules de la révolution et celles des criminels » (*ibid.*, p. 82, je souligne). Or, même une lecture hâtive de la *Psychologie des foules* montre que Le Bon ne prend pas une foule appartenant à une classe sociale plutôt qu'à une autre comme référence pour en analyser la psychologie. Au contraire, la foule pour Le Bon est bien le « lieu » où les classes sociales implorent puisque toutes les foules ont les mêmes caractéristiques générales : la simplicité de leurs idées, la forte suggestibilité, l'irritabilité, l'exagération des sentiments, etc.

Éclipse et résurgence de la *Psychologie des foules*

Mais, parallèlement à ce type de lecture de Le Bon, à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, une approche pour ainsi dire « négative » de la foule et des mouvements de masse en général, a constitué l'élément clé d'une pensée qui a fait siennes les intuitions contenues dans la *Psychologie des foules*, afin d'analyser et de comprendre certains aspects de la figure du meneur et les mécanismes psychologiques propres à leurs comportements. « Le système totalitaire »¹⁸ de Hannah Arendt, en est l'exemple parfait. Il témoigne du retentissement de l'œuvre de Le Bon, bien au-delà des aspects réactionnaires présents dans son œuvre. Le texte d'Arendt est d'autant plus intéressant que l'œuvre de Le Bon fut passée quasiment sous silence dans le débat historiographique jusqu'à la fin des années 1970, où elle commença à occuper une place importante, grâce notamment à Zeev Sternhell qui a fait de Le Bon l'un des précurseurs de la pensée anti-moderne, anti-individualiste, raciste, anti-Lumières, antidémocratique, antirationaliste, en un mot, fasciste. Il est certain que la pensée de la foule de Le Bon a un fondement racialiste voire raciste. Il est fortement probable qu'elle ait influencé Mussolini, au vu des éloges que ce dernier lui aurait adressés¹⁹, mais c'est un contresens d'affirmer que Le Bon prône l'affranchissement des instincts, la primauté des forces de la vie et de l'affectivité contre la rationalité et qu'il professe un « culte de l'inconscient »²⁰. Ce n'est pas parce que Le Bon écrit, dans la préface à la *Psychologie des foules*, que « dans tous nos actes la part de l'inconscient est immense et celle de la raison très petite », qu'il en fait un « culte ». Au contraire, ce sont à ses yeux les foules – expression des instances irrationnelles, des comportements archaïques et inconscients – qui constituent une menace pour l'activité consciente et rationnelle, à la base d'une civilisation. Arendt en tout cas ne voit en lui ni un préfasciste, ni un maître de la manipulation des foules, mais plutôt un visionnaire. Elle essaye de comprendre le comportement des masses en s'appuyant sur son analyse des foules²¹.

Que représentent les concepts de « foule » et de « masse », chargés d'une potentialité négative, pour ces deux auteurs appartenant à des univers culturels, politiques,

18. ARENDT Hannah, 2005 [1951], « Le système totalitaire », in *id.*, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Éditions du Seuil.

19. Voir, entre autres, l'interview accordée par Mussolini à l'envoyé spécial de *La Science et la Vie* en 1926 dans laquelle il considérait la *Psychologie des foules* comme « une œuvre capitale » (l'interview est reproduite dans SUSMEL Edoardo et Duilio, 1957, *Benito Mussolini. Opera Omnia*, vol. 22, Florence, La Fenice, p. 155-156). À ce propos Gramsci, en faisant référence à une interview, non pas de Mussolini cette fois, mais de Le Bon, écrit : « il capo del governo è un grande ammiratore del Le Bon » (GRAMSCI Antonio [édité par Valentino GERRATANA], 2007, *Quaderni del carcere* [1932], t. 2, Turin, Einaudi, p. 1146). Gramsci cite l'interview de Frédéric Lefèvre, « La philosophie scientifique. Une heure avec le D^r Gustave Le Bon », parue dans l'hebdomadaire *Les Nouvelles littéraires*, du 27 septembre 1930, n° 415. À la question de Lefèvre, « avez-vous connu Mussolini ? », Le Bon répond en affirmant qu'il ne l'a jamais rencontré, mais qu'il est en correspondance avec lui, comme en témoigne la dernière lettre qu'il a reçue, datée du 22 mai 1929, dans laquelle Mussolini lui écrit : « mon cher maître, je réponds à votre lettre. Démocratie, c'est le gouvernement qui donne ou cherche à donner au peuple l'illusion d'être souverain. Les instruments de cette illusion ont été divers pour les époques et les peuples, mais le fond et les buts n'ont jamais changé. Voilà mon opinion nette. Cela me donne l'agréable opportunité de vous envoyer mes cordiales salutations » (la citation se trouve dans les « Note al testo », des *Quaderni del carcere*, *op. cit.*, t. 4, p. 2844, souligné dans le texte).

20. Voir STERNHELL Zeev, 1997 [1978], *La droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Gallimard, p. xxx.

21. Le terme utilisé par Hannah Arendt est « *The masses* » (*The Origins of Totalitarianism*, Ohio, A Meridian Book, 1951).

idéologiques si éloignés ? Pour Le Bon, la « foule psychologique » possède des caractères nouveaux, différents des personnalités conscientes qui la composent. En se servant, comme l'avaient fait avant lui Taine, Tarde, Lombroso et Sighele, des études sur l'hypnose très en vogue à l'époque, il affirme qu'en foule la personnalité consciente se dissout. En présupposant l'existence d'un « sujet rationnel »²², Le Bon arrive à la conclusion qu'en foule le sujet s'aliène, perd sa liberté et sa capacité à raisonner. La foule dévoile en lui la puissance de l'inconscient et des composantes irrationnelles que des siècles de civilisation avaient contribué à enfouir. En foule, il ne peut donc être considéré comme un « sujet rationnel », mais tout au plus comme un « sujet malade », un « sujet fou », en tout cas paradoxal : capable d'agir, orienté vers une finalité, mais dépourvu de clairvoyance, de raison, de responsabilité et de liberté.

Pour Arendt, il faut distinguer « la masse » de « la populace »²³. Typique du XIX^e siècle, « la populace » est encore dans un rapport dialectique avec la classe dominante, la bourgeoisie notamment. « La masse », en revanche, est quelque chose de différent, de nouveau, et « l'homme des masses », qui fait son apparition au XX^e siècle, surgit des ruines de « la société de classe ». Délivé de toute relation d'appartenance, puisqu'il ne se reconnaît plus dans les valeurs de la classe dont il provient, il ne peut « s'intégrer dans aucune organisation fondée sur l'intérêt commun, qu'il s'agisse de partis politiques, de conseils municipaux, d'organisations professionnelles ou de syndicats »²⁴. Errant à la recherche d'une identité politique et plus radicalement d'une identité tout court, il entre sur la scène politique avec pour seule motivation une haine indistincte du *statu quo*. En essayant de comprendre comment et pourquoi l'« horreur pure » a pu avoir lieu, Arendt retrouve dans cette masse en errance l'élément fondamental de la naissance du totalitarisme. Si le moment où la masse apparaît n'est pas précisément mentionné dans l'essai, le totalitarisme qui la présuppose naît à ses yeux dans la période trouble qui a suivi la Première Guerre mondiale, quand une vague de nouveaux mouvements, profondément hostiles à la démocratie, commença à déferler en Europe²⁵.

Les masses analysées par Arendt sont à bien des égards différentes du portrait des foules brossé par Le Bon. Si ces dernières sont à la base du processus de destruction « des croyances religieuses, politiques et sociales d'où dérivent tous les éléments de notre civilisation »²⁶, elles constituent néanmoins encore un « sous-produit »²⁷ de la classe

22. Dans la conception de Le Bon, inspirée des théories évolutionnistes et très répandue à son époque, l'être humain accède à la pensée rationnelle et à la maîtrise de soi grâce au progrès et à la civilisation. Comme il l'écrit, « une civilisation implique des règles fixes, une discipline, le passage de l'instinctif au rationnel, la prévoyance de l'avenir, un degré élevé de culture, conditions que les foules, abandonnées à elles-mêmes, se sont toujours montrées absolument incapables à réaliser », (LE BON Gustave, *Psychologie des foules*, op. cit., p. 6, je souligne).

23. Le terme français « populace » qui apparaît dans « Le système totalitaire » traduit l'anglais *mob* utilisé par Arendt.

24. H. Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 46.

25. Arendt se concentre sur le totalitarisme nazi et bolchévique dans les années « 1929 à 1941 et 1945 à 1953 » (*ibid.*, p. 10). Elle distingue le « totalitarisme » de la « dictature » et refuse de considérer le fascisme italien comme un « régime complètement totalitaire » puisque, à la différence des régimes nazis et bolchéviques, écrit-elle « les condamnations politiques y furent très peu nombreuses et relativement légères » (*ibid.*, p. 42). Au moment où Arendt écrit son essai, toutes les données sur le fascisme italien n'étaient pas encore mises en lumière, mais nous ne voulons pas ici discuter cet aspect de son analyse. Ce qui importe, dans l'économie de notre travail, c'est sa réflexion sur le rôle des masses dans la naissance et le maintien des totalitarismes en Europe au XX^e siècle.

26. LE BON Gustave, *Psychologie des foules*, op. cit., p. 2.

27. ARENDT Hannah, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 50.

dominante dont elles héritent, « quoique sous une forme dénaturée »²⁸, les critères et les attitudes. En revanche, les masses sont, pourrions-nous dire, ce qui vient après la destruction, elles sont composées d'« hommes des masses », atomisés, sans plus aucun rapport d'appartenance à leur classe d'origine. La conclusion des deux analyses est pourtant la même : les foules, et les masses chez Arendt, se placent sous l'autorité d'un chef, parce que, comme l'affirmait déjà Le Bon, en foule le sujet se vide de sa personnalité consciente, perd sa rationalité, sa faculté de penser, la notion de responsabilité et de façon plus générale le sens de ce qui constitue son « intérêt personnel ». Ce dernier en effet, constate-t-il, « est rarement un mobile puissant chez les foules »²⁹. C'est précisément à cet aspect de la réflexion de Le Bon qu'Arendt fait explicitement référence. Elle voit en lui l'un de ces « éminents érudits et hommes d'État européens » qui ont prédit « la naissance de l'homme de masse et l'avènement d'une ère de masse »³⁰. En parfait accord avec la thèse que soutient Le Bon, Arendt affirme alors que ce qui caractérise « l'homme des masses » est le « *désintéret de soi* »³¹ : il peut tuer ou se sacrifier parce qu'il n'a plus rien à perdre, s'étant lui-même perdu dans l'indistinction de la masse. Dès lors, le sentiment de pouvoir tuer ou d'être sacrifié ne constitue plus un désir individuel mais « un phénomène de masse »³². Cependant, si pour Le Bon les individus réunis en foule, ayant perdu toute volonté « se tournent d'instinct vers qui en possède une »³³, pour Arendt le leader n'est pas quelqu'un qui impose sa volonté, mais rien de plus que « le fonctionnaire des masses qu'il conduit »³⁴. Il dépend des masses, tout comme ces dernières dépendent de lui. Arendt explique en ces termes cette dialectique entre leader et masses : « sans lui, elles n'auraient pas de représentation extérieure et demeureraient une horde amorphe ; sans les masses, le chef est une personne insignifiante »³⁵. Le Bon, lui, n'avait pas pressenti ce dernier avatar du devenir des foules.

Foule et masse

Le mot « foule », du verbe « fouler », désigne l'opération consistant à presser le linge pour le faire rétrécir et le feutrer. « Fouler » vient de *fullare*, verbe du « latin populaire », dérivé du substantif *fullo*, qui indique celui qui lave les tissus. Le mot « foule » garde donc la mémoire d'une pression exercée et, par conséquent, d'une matière ou d'éléments comprimés. Le poète Émile Verhaeren, revenant à l'origine étymologique du mot, synthétise en deux vers sa vision hallucinée des foules urbaines de la fin du XIX^e siècle, écrasées par leur pauvreté, et se pressant dans la noire immensité des espaces industriels au cœur des *Villes tentaculaires* : « Ô ces foules, ces foules / Et la misère et la détresse qui les foulent ! »³⁶.

28. *Ibid.*, p. 51.

29. LE BON Gustave, *Psychologie des foules*, op. cit., p. 30.

30. ARENDT Hannah, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 54. Dans le texte anglais, quand Arendt fait référence à la pensée de Le Bon, elle traduit le mot « foule » par « masse » (« *mass* »), probablement par contamination de l'allemand. En effet, la *Psychologie des foules* fut traduite en allemand dès 1912 par *Psychologie der Massen*.

31. *Ibid.*, p. 53, je souligne.

32. *Ibid.*

33. LE BON Gustave, *Psychologie des foules*, op. cit., p. 107.

34. ARENDT Hannah, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 68.

35. *Ibid.*

36. VERHAEREN Émile, 2006 [1895], « Les cathédrales », in *id.*, *Les Villes tentaculaires*, Paris, Gallimard, p. 37.

À la différence du mot « foule », « masse », du latin *massa*, lui-même issu du grec *maza*, qui signifie « masse de pâte »³⁷, fait plutôt référence à un « élément informe, malléable, élastique »³⁸ qui nécessite une action ou des agents extérieurs pour être façonné.

Pourtant, l'étymologie de ces deux mots n'éclaire guère la fascination et la terreur que la « foule », puis la « masse », a suscitées à des moments précis de l'histoire. Concernant l'utilisation de ces deux mots, nous sommes confrontés à un problème à la fois culturel et linguistique. Si les auteurs français et italiens que nous prendrons en considération utilisent très majoritairement le terme « foule », les auteurs de langue germanique utiliseront, quelques années plus tard, celui de « masse », et pourtant tous, Français, Allemands, Italiens, partagent la même culture gréco-latine. Pourquoi donc, les premiers auteurs français et italiens qui ont voulu réfléchir scientifiquement sur les lois psychologiques qui gouvernent les comportements d'un très grand nombre de personnes assemblées, ont-ils préféré le mot « foule » à celui de « masse » ? Sans doute parce que, au vu des résultats et des présupposés de leurs analyses, dans le mot « foule » – plutôt que dans le *Menge*³⁹ allemand – sont mieux exprimées les idées de multitude hétérogène, de désordre, de vices, de cruauté, d'inculture, d'agitation, présentes dans le *turba* latin, évoqué par Sénèque dans la septième lettre à Lucillus. C'est la vision de la foule (*turba*) dans l'amphithéâtre, désireuse de goûter au spectacle des criminels que l'on forçait à combattre sans armes avant de les exécuter, qui suscite chez lui une réflexion sur la *turba*, comme réceptacle des vices et des instincts cruels⁴⁰. Il ressent le besoin de la fuir par crainte d'être contaminé par ses passions morbides, et tout d'abord celle de prendre plaisir à regarder quelqu'un souffrir. La fréquentation de la foule est dangereuse, écrit-il, elle nous contamine par ses vices, rend chacun de nous « pire en vérité : plus cruel et plus inhumain »⁴¹.

Contrairement au français et à l'italien, en allemand, le mot utilisé à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e est le plus souvent *Masse*, au lieu de *Menge*. En témoigne le titre original allemand de *Psychologie des foules et analyse du moi* de Freud, *Massenpsychologie und Ich-Analyse*⁴². Dans le texte allemand le mot *Menge* n'apparaît que très rarement, mais les traducteurs du texte en français signalent que Freud, comme dans d'autres écrits où se rencontrent à la fois *Masse* et *Menge*, ne distingue pas un terme de l'autre : « les deux mots ont exactement le même emploi et le même sens. [...] Pour Freud, du point de vue sémantique, *Masse* et *Menge* sont des doublets »⁴³. Le choix du terme *Masse* dans *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, qui était pourtant fortement inspiré par l'essai de Le Bon, vient essentiellement du fait que, non seulement ce dernier fut traduit en 1912 en allemand par Rudolf Eisler sous le titre *Psychologie der Massen*, mais aussi que, déjà en 1897, l'essai de Scipio Sighele *La folla*

37. Le mot grec *maza*, « désigne à l'origine une grosse crêpe d'orge mêlée d'huile et d'eau, et plus tard une boule (en particulier de métal), un bloc. Le mot grec est dérivé du verbe *massein* (ou *mattein*) "pétrir" » (REY Alain [dir.], 2010, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, p. 1283).

38. L'expression est de MUCCHI FAINA Angelica, 1983, *L'abbraccio della folla. Cento anni di psicologia collettiva*, Bologne, Il Mulino, p. 19, n. 10. Sauf indication contraire, les traductions de l'italien sont de nous. Nous avons choisi de laisser les citations, traduites dans le corps du texte, de Cesare Lombroso, Enrico Ferri et Scipio Sighele, en italien dans les notes.

39. Le mot allemand traduit en français par « foule » est *die Menge*.

40. Sénèque fait ici allusion au spectacle de midi. Il constituait en général un intermède bouffon, succédant au combat des gladiateurs du matin. Mais cet intermède comique était parfois remplacé par des exécutions de criminels, et c'est à ce type de spectacle qu'il fait allusion dans ce passage.

41. SÉNÈQUE (trad. par Marie-Ange JOURDAN-GUEYER), 2017, *Lettres à Lucillus*, Paris, Flammarion, p. 49.

42. FREUD Sigmund (trad. par Pierre COTET, André BOURGUIGNON, Janine ALTOUNIAN, Odile BOURGUIGNON et Alain RAUZY), 2012 [1921], *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, Payot & Rivages.

43. *Ibid.*, p. 123-124.

*delinquente*⁴⁴ – qui inspira largement la *Psychologie des foules* de Le Bon – fut traduit sous le titre *Psychologie des Auflaufs und der Massenverbrechen*⁴⁵. C'est donc à ces deux traductions que Freud se réfère. Comme le souligne à ce propos Angelica Mucchi Faina, à partir de la publication de *Massenpsychologie und Ich-Analyse* « la foule deviendra, pour presque tous les auteurs de langue allemande, masse, et ce glissement terminologique contribuera largement à la confusion et à la superposition des deux vocables y compris dans les langues où une distinction linguistique est maintenue »⁴⁶.

*

Dans cet ouvrage, nous nous concentrerons essentiellement sur la période qui s'étend de 1875 – date correspondant au début de la publication d'un texte fondamental pour comprendre l'origine de la psychologie des foules : *Les origines de la France contemporaine* de Taine – jusqu'à la publication, en 1895, de la *Psychologie des foules*, quand Le Bon s'imposa comme inventeur de cette nouvelle science. Le concept de masse ne sera utilisé que postérieurement à l'époque que nous prenons en considération, c'est donc bien de foule que nous parlerons, et plus précisément de la constitution, dans un contexte franco-italien, de cette nouvelle discipline que fut la psychologie collective – dont la psychologie des foules fait partie.

Le débat sur la foule qui a eu lieu entre la France et l'Italie a constitué une sorte de « microclimat » au sein de la culture européenne, à la fois redevable des idées qui venaient des autres pays, mais aussi autonome, séparé d'eux en quelque sorte, pouvant exister du fait des conditions particulières (sociales, politiques, culturelles) qui lui étaient propres. Nous nous proposons de montrer qu'en Italie ce savoir était déjà formalisé avant la parution du *best-seller* de Le Bon et avait une connotation idéologique bien différente de celle qu'elle revêtit par la suite. En effet – dans le sillage de ses maîtres Cesare Lombroso et Enrico Ferri – le juriste italien Scipio Sighele l'avait précédé dès 1891 avec *La folla delinquente*⁴⁷, livre dans lequel une réelle vocation progressiste et réformatrice coexistait avec des intentions de contrôle, des visées répressives. Si les deux pays étaient alors bouleversés par de fortes périodes de grèves, des luttes ouvrières, d'intenses désordres sociaux, en Italie, ce caractère double de la psychologie des foules empêche de la réduire à une science exprimant la haine de l'égalitarisme, née uniquement comme réponse à un pessimisme diffus face au trouble provoqué par des changements sociaux, et par le seul désir de dominer les foules afin d'en détruire le potentiel subversif.

Enfin, en filigrane, il s'agira de montrer que les écrits sur la psychologie des foules ont également permis d'élargir les connaissances dans le domaine de la psychologie, la foule y apparaissant comme le lieu d'observation privilégié où certains aspects encore méconnus de l'être humain allaient se révéler. Tout autant, sinon plus que par le libre arbitre et par la rationalité, ce dernier apparaît dès lors habité par des affects, des passions, des émotions, des pulsions, des désirs inconscients.

Si la psychologie des foules est née à une époque qui nous est chronologiquement proche, cette science paraît aujourd'hui totalement dépassée. S'il fut une période au cours

44. SIGHELE Scipio, 1891, *La folla delinquente*, Turin, Bocca.

45. KURELLA Hans, 1897, *Psychologie des Auflaufs und der Massenverbrechen*, Dresden/Leipzig, Reissner. Sur Hans Kurella, traducteur en allemand des travaux de Sighele et de Lombroso, voir PALANO Damiano, *Il potere della moltitudine*, op. cit., p. 208-209.

46. MUCCHI FAINA Angelica, *L'abbraccio della folla*, op. cit., p. 16.

47. SIGHELE Scipio, *La folla delinquente*, op. cit.

de laquelle la foule s'imposait presque naturellement comme élément fondamental pour comprendre le présent et les rapports entre les classes sociales, y revenir aujourd'hui produit cette sensation d'inactualité que peuvent donner parfois certains vieux meubles passés de mode, mais que l'on ne peut considérer comme classiques. La question qui se pose est alors de savoir pourquoi, dans notre perception, la foule est désormais figée dans ce statut d'étrangeté, lié précisément au fait qu'elle est tombée en désuétude en tant qu'objet de recherche. Est-ce là le signe d'un effondrement effectif ? Ou bien s'agit-il d'un concept en suspens, qui pourrait encore faire sens aujourd'hui ?

Afin d'essayer de répondre à ces questions, nous relisons les auteurs qui ont été à l'origine de la psychologie des foules, sans céder à la tentation d'en donner une lecture téléologique les réduisant au rôle de simples « précurseurs », à savoir des auteurs qui auraient préparé et rendu possible la manipulation des masses par les idéologues et les dictateurs qui se sont imposés dans la première partie du xx^e siècle.